

LA CHRONIQUE

Édition spéciale

150^E ANNIVERSAIRE DE FONDATION DE LA MUNICIPALITÉ DE LAC-BEAUPORT

NDLR : Tous les textes apparaissant dans cette édition spéciale de La Chronique proviennent d'un ouvrage écrit par André Parent en 1978 et intitulé « Petite histoire du lac Beauport ». Le manuscrit de 179 pages est illustré et appartient à la municipalité.

MESSAGE DU MAIRE

Chers amis,

Notre municipalité célèbre cette année le 150^e anniversaire de sa fondation. Cent cinquante années d'une existence officielle caractérisée par le labeur, la ténacité et la poursuite de l'excellence.

À l'exemple de bien des localités québécoises, notre municipalité a connu des débuts fort modestes et de nombreux périls ont marqué le cheminement d'une petite communauté qui voyait grand. Tirer sa subsistance de terres ingrates en milieu montagneux n'avait rien de bien évident, en effet, mais l'amour des grands espaces et la soif de liberté des bâtisseurs étaient à ce prix.

Les générations qui ont suivi ont été fortement inspirées par l'esprit qui animait leurs prédécesseurs, si bien qu'on a réussi à faire de Lac-Beauport, en quelques décennies à peine, un milieu de vie incomparable et en parfaite harmonie avec la nature qui l'environne. C'est chez nous, aussi, que les talents les plus variés ont pu se développer, suscitant parfois l'admiration du monde. Il s'agit là d'un riche et bel héritage pour ceux et celles qui viendront après nous, un patrimoine dont il nous faut prendre grand soin.

C'est le souhait que les membres de votre conseil municipal formulent en cette occasion toute particulière. Permettez-moi d'y ajouter mes meilleurs vœux de bon et heureux 150^e anniversaire!

Le Maire,
Michel Giroux

à quel moment précis débuta l'exploitation de ce qui allait être appelé le « Waterloo Settlement ». On sait cependant qu'un chemin temporaire fut construit en 1818 et qu'un certain William Shadgett, « maître d'école dans la cité de Québec » et agent du seigneur de Beauport, commença à cette époque à recruter à Québec d'anciens combattants anglais de la bataille de Waterloo, de même que d'autres immigrants, venus d'Irlande.



« Krieghoff : Quebec Settlers
1848 » Une scène familiale pour les premiers arrivants.

AU TEMPS DES PREMIÈRES CONCESSIONS

Vers 1815, c'est-à-dire immédiatement après la guerre canado-américaine, on avait assisté dans la région de Québec, comme dans tout le Bas-Canada de l'époque, à un débordement de la population dans les espaces encore vierges, les cantons, les « concessions ». Ce phénomène avait été engendré par plusieurs facteurs. Depuis 1784, la population avait pratiquement quadruplé, alors que les troupeaux n'avaient pas doublé et que l'espace cultivé n'avait augmenté que du tiers. En outre, l'archaïsme des techniques agricoles employées, l'épuisement des sols et, par conséquent, l'irrégularité de la production avaient considérablement appauvri la population rurale, les censitaires, qui devaient quand même répondre aux exigences de leur seigneur. C'est ainsi que bon nombre de fils d'« habitants » avaient préféré aller s'établir dans les cantons plutôt que d'occuper une parcelle du lot paternel.

À la même époque, l'immigration britannique au Canada s'intensifiait, amenant annuellement à Québec près de 10 000 nouveaux arrivants. Le gouvernement du Bas-Canada y vit l'occasion de développer l'arrière-pays et se mit à construire des routes. Il ne faut pas oublier qu'en ce début du XIX^e siècle, la flotte britannique, pour demeurer la première au monde, avait un besoin vital du bois équarri que des tarifs préférentiels sortaient du Canada. Nombreux furent les seigneurs, et Antoine-Louis Juchereau Duchesnay fut de ceux-là, qui décidèrent de tirer parti de la situation, de profiter de la conjoncture économique et des politiques gouvernementales, et s'orientèrent de plus en plus vers une exploitation capitaliste de leur seigneurie. Dans le cas qui nous occupe, on ne peut dire avec exactitude

1^{er} mars 1943

Premier permis de vente de bière et vin accordé au centre de ski Le Relais.

QUI VIT DANS LE « WATERLOO SETTLEMENT » EN 1852 ?

Il faut attendre la fin de l'année 1852 pour avoir l'image la plus nette possible de ce que pouvait être le « Waterloo Settlement ». En effet, l'année précédente, un citoyen du lac Beauport nommé John Murphy avait procédé, suivant les instructions reçues du gouvernement, à un recensement général et complet de tout le district n° 9 du comté de Québec, c'est-à-dire tout le territoire compris entre la paroisse de Laval, à l'est, les townships de Tewkesbury et Stoneham, au nord-ouest, la paroisse de Beauport, au sud, la paroisse de Charlesbourg, à l'ouest, et les montagnes, au nord.

Avant de prendre systématiquement tous les renseignements qu'un tel recensement devait rassembler, Murphy nota quelques généralités comme le fait que l'église catholique, un bâtiment à charpente et toit tringlé, pouvait accueillir 300 personnes, alors que la chapelle protestante, faite de billes de bois, ne pouvait, elle, recevoir que 150 fidèles ; qu'un moulin fournissait du travail à trois colons ; que la rivière Jaune était le principal cours d'eau de la région, qu'elle s'alimentait à même les eaux du lac Beauport et de trois autres lacs et qu'elle pour-



APC

« Cockburn : Lake Beauport – Winter » En carriole sur le lac aux premiers temps de la colonie.

rait éventuellement devenir le site de plusieurs moulins, et qu'enfin, le territoire comprenait six concessions« partiellement inhabitées ».

La dernière affirmation prend toute sa signification lorsque l'on apprend que le chiffre de la population totale s'élevait à 391 individus, soit 208 de

sexe masculin et 183 de sexe féminin. Une large partie de ceux-ci étaient nés au Canada (234), alors que les autres provenaient d'Irlande (134), d'Angleterre (10), d'Écosse (10), de la province allemande du Hanovre (1), du Nouveau- Brunswick (1) et des États-Unis (1). Près de la moitié d'entre eux étaient catholiques (182)

alors que ceux qui restent étaient soit protestants (127), soit presbytériens (82). On apprend également que les 61 familles de la paroisse occupaient 59 maisons, la plupart (55) à un étage ; quatre maisons avaient deux étages et deux autres étaient inhabitées. Huit naissances avaient eu lieu durant la période du recensement,

alors que deux personnes étaient mortes, l'une du choléra, l'autre lors d'un incendie.

La main-d'œuvre était en majorité composée de fermiers. Cependant, six grands propriétaires, deux maçons, deux meuniers, un cordonnier, un menuisier, un tailleur de pierre, un maître d'école, un charpentier, un ébéniste, un voilier, un charpentier de navire, deux domestiques et deux journaliers ont pu être dénombrés.

La population occupait une superficie totale de 4845 acres dont le quart, à peu près, avait été déboisé ; 626 1/2 acres servaient pour la culture alors que 513 acres étaient employées comme pâturages. Le reste était encore boisé. Durant l'année 1851, on avait récolté 2504 boisseaux d'avoine, 8300 boisseaux de patates et, surtout, 42 950 bottes de foin avec lesquels on avait pu nourrir les 5 bœufs, 255 vaches laitières, 20 génisses, 61 chevaux et 16 moutons que l'on gardait. Ces derniers avaient d'ailleurs fourni 46 livres de laine.

On était déjà loin de l'époque où une poignée de braves avaient dû combattre la nature, les éléments, l'isolement, le découragement... La surprenante odyssée des colons du « Waterloo Settlement » allait les amener jusqu'à l'érection de leur paroisse en municipalité distincte, comme en fait foi la proclamation du 15 juin 1853, et bien plus loin encore !

LISTE DES VOTANTS DE ST-DUNSTAN EN 1863

La municipalité de la Paroisse de St-Dunstan comptait, en tant que municipalité légalement constituée, un certain nombre d'hommes, car seuls les hommes avaient ce droit - pouvant voter pour le candidat de leur choix lors des différents scrutins. L'une des tâches du secrétaire-trésorier de l'époque consistait, justement, à établir une liste permanente des personnes ayant le droit de vote, c'est-à-dire des hommes majeurs de sa municipalité. La liste suivante fut dressée par Joseph Smith les 25 et 26 mai 1863, alors qu'il agissait comme secrétaire-trésorier du conseil municipal de la paroisse de St-Dunstan.

Anderson, George ; fermier
Berrigan, William ; fermier
Bell, Edward ; fermier
Berrigan, Edward ; fermier
Berryman, James ; fermier
Bender, Prosper; juge de paix
Bignell, William ; notaire
Blake, William H. ; fermier
Brown, Patrick ; fermier
Burrage, William ; commis
Charter, William ; fermier
Chestnut, John ; fermier
Duick, Thomas ; débardeur
Falardeau, François ; fermier
Falardeau, Lenom ; fermier
Falardeau, Louis ; fermier
Fachenie, James sr. ; fermier

Fachenie, James jr. ; fermier
Fitzgerald, Michael ; fermier
Fitzgerald, Patrick ; fermier
Gosneld, Edward ; fermier
Gosneld, John ; fermier
Guthry, William ; fermier
Hall, George Benson ; seigneur
Jackson, John ; hôtelier
Jewell, Joseph ; fermier
Jewell, Louis ; fermier
Jones, William ; fermier
Kavanagh, John ; fermier
Kimber, René ; huissier
Kerwin, Thomas ; fermier
Lannin, William ; fermier
Lannin, John ; fermier
Larkin, Hugh ; fermier

Malone, Anthony ; fermier
Marsden, William ; médecin
McCorkell, Andrew ; fermier
McCarthy, Timothy ; fermier
McDonough, John ; fermier
Mooney, John ; charretier
Morgan, William ; fermier
Murphy, Bernard ; fermier
Murphy, Bernard ; fermier
Murphy, John ; fermier
Murphy, Patrick ; fermier
Nicholson, William ; fermier
O'Neill, Stephan ; fermier
Paradis, William ; fermier
Pépin, Joseph ; fermier
Phelan, Martin ; fermier
Poulin, Louis ; fermier

Reid, Robert ; hôtelier
Redmond, James ; fermier
Rickens, Patrick ; fermier
Smith, John ; maire
Smith, George ; fermier
Sewell, James A. ; médecin
Shea, Michael ; fermier
Simons, Peter ; fermier
Sprott, William ; fermier
St-Pierre, Nicolas ; fermier
Steen, Thomas ; fermier
Taylor, John ; fermier
Taylor, Samuel ; fermier
Woods, William ; fermier

Septembre 1946

Le conseil municipal déménage ses quartiers généraux dans la salle de jeux de chez madame Édouard Richard. Jusqu'à cette date, le conseil siégeait à l'école protestante St-James.



LE LAC BEAUPORT, UNE SOURCE D'INSPIRATION

De plus en plus, au cours du dernier quart du XIX^e siècle, les habitants de Québec et des environs avaient pris l'habitude de venir en villégiature autour du lac Beauport. Un poète de la paroisse de Beauport, Jean-Baptiste Caouette, y avait trouvé l'inspiration qui l'amenait, le premier août 1880, à composer le poème suivant.

*Salut, lac de Beauport bijou que la nature
A placé dans un lieu poétique et charmant;
Tu baignes de tes flots l'orgueilleuse ramure
Des vieux pins que la brise agite follement !*

*Les hurons, ces guerriers à la vaillante allure,
Naguère, sur tes bords, vivaient paisiblement;
Mais on ne voit plus là l'énergique figure
D'un seul de ces héros. Ils sont morts en luttant !*

*Bien des fois, ô mon lac, après une victoire
Le huron revenait, le front chargé de gloire,
Reposer près de toi ses membres tout meurtris ;*

*Et bien des fois aussi, l'humble missionnaire,
Portant pour bouclier la croix, le scapulaire,
Venait y consoler le malheureux conscrit.*

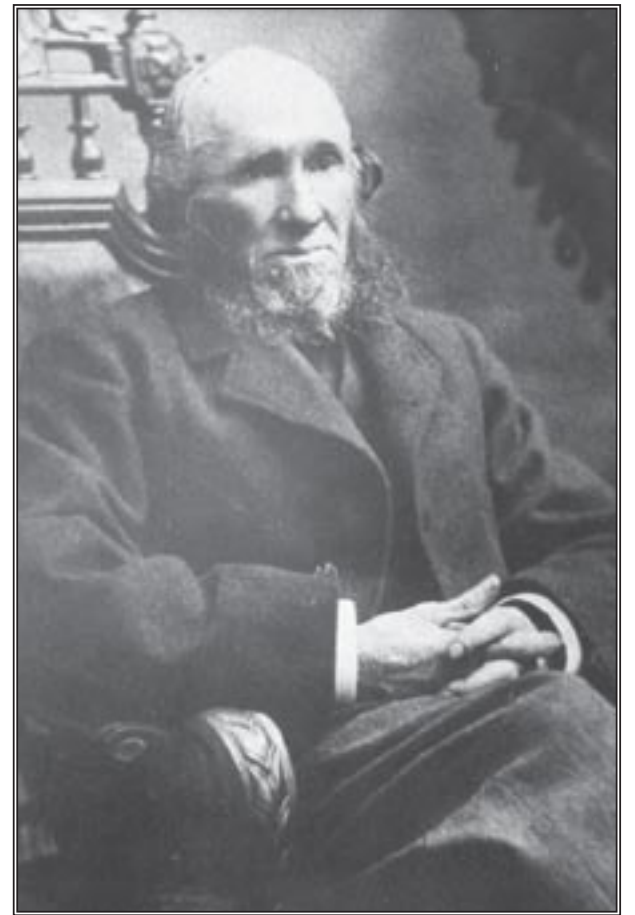


Une journée de détente au lac Beauport à la fin du XIX^e siècle.

LA CONCESSION WATERLOO EST VENDUE

Les 18 avril et 23 mai 1880, le notaire Edward O'Brien de Beauport se présentait devant les habitants de la paroisse de St-Dunstan rassemblés à la porte de la chapelle catholique après l'office divin du matin, afin de les avertir, en anglais et en français, du fait que ce que l'on avait pris l'habitude d'appeler la Concession Waterloo depuis tant d'années n'appartenait plus à Mary Hall, veuve de leur regretté seigneur, George Benson Hall, après la signature d'un acte de vente consenti par celle-ci, le 23 mai 1877, à Archibald Simons, maire de la municipalité depuis plus de huit ans.

L'acte de vente concernait les lots cadastraux numérotés 79 et suivants, jusqu'au lot numéroté 289 inclusivement, c'est-à-dire les six rangs originaux dans leur entier. Il remettait au nouveau propriétaire tous les droits de propriété couvrant les lots non concédés, tous les droits seigneuriaux rattachés aux lots concédés, ainsi que toutes les rentes constituées dues à Mary Hall et toujours payables le 11 novembre de chaque année. Ainsi, tous les propriétaires de lots de terre et de maisons situés dans cette seigneurie du lac Beauport bornée au sud-est par la concession St-André de la seigneurie de Beauport, au sud-ouest par le township de Stoneham, au nord-est par la seigneurie de Beaupré et au sud-ouest par le fief Notre-Dame-des-Anges, devaient prendre note de ce changement, en même temps que tous et chacun des citoyens impliqués dans les actes en constitution de rente. Le changement ne fut pas radical ; seuls, quelques papiers changèrent de main. Toutefois, on était probablement bien content que le nouveau seigneur du lieu fut un concitoyen et un ami.



Archibald Simons, nouveau propriétaire et « seigneur » de la Concession Waterloo.

7 juillet 1947

Nomination du premier inspecteur des bâtiments dans la municipalité, M. Léo Monaghan. Son salaire s'élève à 25 \$ par mois.

À ST-DUNSTAN-DU-LAC-BEAUPORT DANS LES ANNÉES 1910-1920*

La petite municipalité de Saint-Dunstan-du-lac-Beauport comptait, vers les années 1910-1920, une quarantaine de familles totalisant un peu plus de 200 personnes. Chaque famille était installée sur une ferme composée d'une maison, plus ou moins grande, d'une grange, d'un hangar et d'une laiterie. Les principales concentrations de fermes se retrouvaient dans le Brûlé, le long du chemin du lac Bleu, aux environs immédiats de l'hôtel Bigaouette (aujourd'hui le Manoir St-Castin) et sur le pourtour du lac Beauport. Les lots étaient grands et en partie défrichés.

Généreux potager

On pratiquait une agriculture de subsistance à laquelle venait se greffer un peu d'élevage. En effet, on avait pris l'habitude de garder quelques chevaux, vaches, cochons, moutons et volailles, mais strictement pour les besoins de la maison. Il en était de même pour le potager, d'ailleurs. Parfois, il arrivait qu'une récolte était meilleure qu'une autre. On allait alors trouver les estivants de Québec installés pour la saison à l'hôtel Bigaouette ou dans leur chalet, et ceux-ci étaient toujours heureux de pouvoir se procurer des aliments fraîchement cueillis. Il arriva même que certains cultivateurs se rendirent jusqu'aux marchés de Québec pour vendre leurs marchandises. Avec l'argent ainsi gagné, ils arrêtaient, en revenant, chez le marchand-général de Notre-Dame-des-Laurentides, et achetaient le sucre, la farine, la graisse, le tabac, la lame, l'étoffe, les ferrures, enfin tout ce qui était essentiel à leur vie quotidienne. À cette époque, par exemple, les œufs coûtaient 1 \$ la douzaine, le beurre, 0,10 \$ la livre, et le 40 onces de gin, 1 \$. Un boucher ambulant passait une fois la semaine, le vendredi - sauf en hiver, où l'on mangeait

la viande préparée à l'automne - et un marchand de poisson visitait régulièrement sa clientèle du lac Beauport. Cependant, les ménagères préféraient faire elles-mêmes leur pain.

4 août 1947

Installation des services du Bell Téléphone et Québec Power sur le chemin du Lac Bleu.

Conditions hivernales

Le plus souvent, l'homme de la maison devait, pour « arriver », trouver du travail durant l'hiver.

C'est ainsi que dès les premières neiges, la plupart d'entre eux se retrouvaient dans les forêts, coupant leur bois de chauffage ou bûchant les billots qu'ils allaient ensuite vendre à Notre-Dame-des-Laurentides ou à Charlesbourg. Beaucoup, aussi, allaient s'engager au chantier de Jos. Morneau fils, dont le domaine s'étendait sur une grande partie du cinquième rang.

Il fallait aussi que chacun entretienne son bout de chemin, en hiver, sans quoi l'inspecteur des chemins devait sévir. Que dire aussi de la glace que l'on devait accumuler dans la glacière, cette bâtisse d'une quinzaine de pieds de côté, bien isolée avec du bran de scie, où l'on entreposait toutes sortes de victuailles, une fois le doux temps revenu. Pour ce faire, on se rendait sur le lac Beauport où le découpage avait lieu. On enlevait la neige et la surface de glace ainsi dénudée épaississait considérablement, et en quelques jours. À l'aide de longues scies, on taillait les blocs qui étaient ensuite emmenés sur de grandes voitures munies de patins.

L'hiver était aussi la période durant laquelle on s'affairait à fabriquer ou à réparer meubles et outils. En outre, dès le mois de janvier, les enfants prenaient le chemin de l'école où une institutrice s'efforçait de leur inculquer en six mois les notions de toute une année scolaire, et ce, à tous les niveaux. Les enfants voyageaient à pied, en groupe de trois ou quatre, et il n'était pas rare d'en voir parcourir près de deux milles pour se rendre à l'école catholique du chemin du lac Bleu ou encore à l'école protestante située près de l'église St. James. En cas de tempête, le père amenait ses enfants en traîneau. Bien souvent, par temps très froid, on devait garder son manteau pour assister aux leçons.

Du lundi au dimanche

À la maison, les journées commençaient tôt. Il fallait faire le « train », apprêter le dîner des travailleurs et, en hiver et au printemps, préparer les enfants pour l'école. Le plus souvent, on avait des crêpes au petit déjeuner, et du boudin, du lard, de la saucisse ou du saucisson pour dîner. Le souper commençait par une bonne soupe, suivie de viandes accompagnées de légumes, le tout couronné par des tartes ou des gâteaux faits à la maison. Le lundi était jour de lavage ; le mardi, on repassait ; le mercredi, on faisait la popote ; le jeudi, c'était le ménage du haut, et le vendredi, toute la maison était propre. Ce n'est que tard le samedi, après une dernière longue journée de travail, que l'on prenait le temps de s'attabler tranquillement. Certains descendaient en ville pour veiller avec des parents, et ce n'est qu'au cours de l'après-midi du lendemain qu'ils revenaient à la maison. Les autres se rendaient chez des voisins pour y jouer une bonne partie de cartes.

Le dimanche, on revêtait sa plus belle robe, son plus beau costume, avant de se rendre, en voiture, à la messe dominicale. Il semble bien qu'à l'occasion, on préférait l'église de Notre-Dame-des-Laurentides, et l'on y arrivait tôt, afin d'avoir le temps de rencontrer tout le monde et, ainsi, d'apprendre les dernières nouvelles. Dès le retour, on s'installait tous autour de la grande table pour le meilleur repas de la semaine, et parfois, oh festin ! on faisait les frais d'une grosse poule. L'après-midi, on partait en pique-nique aux alentours, ou bien on se rendait faire

5 décembre 1949

Le conseil décide d'ouvrir le chemin du côté nord du lac durant l'hiver au frais des résidents de ce chemin.



Exemple de ferme installée en bordure du lac Beauport, vers 1920.

un petit tour à l'hôtel Bigaouette, toujours très achalandé ces jours-là. De retour à la maison, on soupait, on lavait la vaisselle et on ramassait le « bardas » rapidement, au cas où quelque « visite » s'amènerait.

S'amuser et se faire peur

Parfois, pas souvent, c'est-à-dire durant les Fêtes ou lors d'un anniversaire, on organisait des veillées auxquelles parents, amis et voisins étaient conviés. Certains apportaient leur violon ou leur accordéon et se chargeaient de la musique. Les jeunes dansaient pendant que les plus vieux jouaient aux cartes dans un coin. Plus tard au cours de la soirée, tous se rassemblaient autour du conteur d'histoires, de peurs, comme on disait à l'époque, et celui-ci captivait son auditoire des heures durant avec des aventures mettant en scène des êtres d'outre-tombe. Monsieur Gérald Whelan raconte que son grand-père, alors qu'il revenait chez lui, tard le soir, vint à passer devant le cimetière situé à mi-chemin sur la Fleming Road (aujourd'hui le chemin du Moulin). Arrivé devant la grille, un éclair fantastique se produisit et le cheval, mort de peur, s'immobilisa net. L'homme ordonna à son cheval de se remettre en route ; même le fouet n'y put rien. L'animal semblait pétrifié. Ce n'est qu'en lui prodiguant des paroles rassurantes et en le tenant par la bride que l'homme et son équipage purent rentrer. Arrivé dans la grange, le cheval était encore tout couvert d'écume. Et la soirée passait, heureuse et agitée. Un peu après minuit, on s'installait autour d'une table bien garnie et l'on terminait la veillée en jasant et en riant.

Savoir vivre

En temps d'élection, on tenait des assemblées politiques dans les grandes maisons. On y venait de Laval, de Saint-Dunstan et de Notre-Dame-des-Laurentides et bientôt, les discours enflammés faisaient place à la fête. Il en était de même lors des corvées que l'on organisait pour construire ou relever une bâtisse, ou encore pour engranger les récoltes ou pour couper le bois d'une famille qui ne comptait plus d'homme. On savait vivre, et bien vivre.

* Compte rendu d'entrevues réalisées en 1978 avec mesdames Clémentine Dennie, Georgette Bernard et Diana Alain, mesdames et messieurs Lorenzo Thomassin et PhilippeGuérin, ainsi que messieurs François-Xavier Dubé et Roger Simons.

MÉMOIRES DU LAC BEAUPORT

Ces mémoires ne prétendent pas avoir une valeur historique. Elles sont plutôt des anecdotes telles que racontées par mon père, des données extraites de vieux contrats et reconnaissances de location.

*Grace D. Simons,
Lac Beauport, 1948.*

Le moulin

Dès 1824, il y avait un moulin au Lac Beauport, à la décharge du lac, présumément un moulin à scie ; car le Grand Voyer mentionne un chemin de sortie autour du lac donnant accès à un moulin tenu par Dunstan. Un autre extrait du rapport du Grand Voyer concernant le chemin est intéressant en démontrant par quelles difficultés les colons devaient passer: « Nous nous sommes réunis chez M. Peter Langlois ; étaient présents Narcisse Duchesnay, Esq., M. W.H. Shadgett, Alexander Wolff, Thomas Humble à qui j'ai lu la requête et l'avis de publication ». Tous ceux présents demandèrent que la requête et la liste de tous les chemins à faire soient présentées en un seul procès-verbal pour éviter des dépenses aux colons déjà très pauvres. L'homologation du procès-verbal fut présentée à la session trimestrielle de la cour du District de Québec le premier jour d'avril 1825.

Le moulin en question a été abandonné plusieurs années plus tard. Il y a 60 ans les poutres existaient encore et servaient de pont de fortune pour traverser la décharge appelée rivière Marsden, pour atteindre l'église catholique à pied. Le nom du dernier propriétaire du moulin n'est pas connu.

Le pensionnat

Un autre nom mentionné autrefois était celui de M. Shedgelt qui tenait un pensionnat pour les fils de gentilhommes et officiers de Québec ; cette école se modelait sur les pensionnats d'Angleterre. Combien de temps cette école fonctionna ? Et son fondateur est-il le même M. Shedgelt dont le nom apparaît sur la requête pour les chemins ? On n'en sait rien.

Même alors, l'air vif des montagnes aiguës l'appâtait des jeunes écoliers qui visitaient la maison de Mme Simons, et pour une légère compensation, elle leur servait le thé et ses célèbres brioches écossaises (scones). Cette école était bâtie sur le site actuel



Vue aérienne du lac Beauport et de sa région en 1941.

du Manoir St-Castin et les étudiants y demeuraient pour toute l'année. Après que cette école cessa d'exister, et pour plusieurs années, aucune autre école ne la remplaça. Les enfants étaient instruits à la maison. Quand il y eut enfin une autre école, l'instituteur, M. Hemsforth, tint aussi l'école du soir que tous les jeunes fréquentèrent pour pouvoir s'instruire.

L'école fut construite à l'intersection des routes de Laval et du Lac Bleu ; les protestants et les catholiques y étaient admis. Plus tard, cette école fut remplacée par deux écoles séparées : la protestante en face de l'église St-James où elle existe encore et la catholique est maintenant habitée par M. Lauzon.

L'église

Aux premiers jours de la colonie, le manque de service religieux fut cruellement senti par les colons écossais (Scotch Covenanters) parmi eux, Peter et Margaret Simons qui offrirent leur maison à toute religion qui désirait y célébrer le service religieux. Cette offre fut acceptée par les Presbytériens et les Épiscopaliens de Québec qui, de

temps en temps, envoyèrent leurs ministres pour y tenir leur service. Ces célébrations nécessitaient des dispositions spéciales ; à l'occasion d'un voyage à Québec, un colon était informé du jour et de l'heure où le service aurait lieu et transmettait l'information à M. Simons et ses proches voisins ; parfois juste la veille l'heure était connue et il fallait transmettre l'information tout autour du Lac. C'est alors que le drapeau de la marine flottait au mât de Doneroving, très tôt le matin si le service était tenu avant midi, et à midi, si le service avait lieu l'après-midi. Ceux qui voyaient le drapeau en informaient leurs voisins et ainsi tous les colons étaient au courant et se rendaient au service.

Le ministre épiscopalien, Rév. Mr. Burrows, faisait souvent à pied le voyage de Québec. Le mode de transport était alors le char à bœufs dont les roues étaient faites de gros troncs d'arbres sectionnés, ou alors à pied. Après quelques années, les Épiscopaliens et les Presbytériens acquirent un local pour le culte. D'abord sur l'emplacement de l'actuel cimetière protestant et

ensuite, vers 1889, on construisit la présente St. James Church.

Les Presbytériens occupaient une cabane de bois rond en face du cimetière St. James. Peu à peu, les membres de la congrégation déménagèrent et il devint impossible de garder deux endroits pour célébrer le culte. Ils donnèrent donc leur chapelle pour une école protestante vers 1877 à la condition que le conseil local y tiendrait ses séances. Cette école fut reconstruite plus tard en face de l'église St. James où elle existe encore.

Aucune information exacte sur la date de construction de la première église catholique, mais en 1853, il y avait sûrement une église, mais depuis quand ? Il semble que les catholiques eurent leur service religieux en même temps que les protestants eurent le leur. Des descendants d'une Mrs. Maguire assurent qu'elle fut le premier bébé né au Lac Beauport et fut baptisée à Charlesbourg, certainement avant avril 1829. À cette date, une fille de Peter Simons est née. Pendant plusieurs années, le même prêtre desservit Laval

4 avril 1961

Le budget municipal s'élève à 49 725 \$ pour l'année courante.

3 janvier 1966

Le conseil municipal de Lac-Beauport prend possession de la mairie, nouvelle construction en arrière du poste des pompiers.

et Lac Beauport jusqu'à la fondation de N.-D. des Laurentides. La municipalité connue sous le nom de St. Dunstan du Lac Beauport comprenait la Colonie Waterloo et une longueur de terrain appelée le Brûlé et dont les habitants payaient une rente aux Pères Jésuites.

La pêche

Autrefois, le lac abondait en truite saumonée ; les sportifs de Québec profitaient de toute occasion pour passer de belles heures à pêcher ces beautés mouchetées. Le plus gros poisson pris dans le lac pesait entre 4 et 7 livres. Il arrive encore aujourd'hui que l'on prenne quelques truites de cette espèce, mais c'est de plus en plus rare. Le gouvernement a, à plusieurs reprises, ensemené le lac avec de la truite mouchetée, mais d'une espèce différente dont la chair rose pile ou blanche et la saveur n'ont rien de comparable à la belle truite rose foncé et délicate des jours anciens. Pour avoir une juste idée de l'abondance de la truite vers le milieu de 1800, on assure qu'un résident du lac nommé Lafrance approvisionnait un hôtel de Québec, quelques jours par semaine, de truite fraîche pour déjeuner. Il avait un grand panier, que les voisins appelaient une calèche, et qu'il portait sur son dos. Il faisait le voyage à pied et arrivait toujours à Québec pour huit heures. Il se vantait de faire le voyage en quatre heures. Il ne manqua jamais de livrer son poisson à l'heure.

Les anciens sportifs se munissaient de leur lunch ou mangeaient dans une ferme sur le bord du lac. La maison construite par Joseph Pépin sur l'emplacement de l'école Shedgelt (une Mme Vaas posséda le terrain quelques années entre ces deux dates) semble avoir été la première à porter le nom d'hôtel. Il y a toujours eu un hôtel à cet endroit depuis. Le présent hôtel, d'un renom international, est le Manoir St-Castin. Il y a aussi l'Auberge des Monts construite en 1946, mais à un mille du lac. Très commode pour les skieurs du Mont St-Castin qui est voisin. Des monte-pentes ont été érigés sur le Mont St-Castin et aussi sur la montagne en face du Manoir St-Castin ; ces deux endroits sont très populaires chez les skieurs de Québec ainsi que chez les touristes qui visitent la vieille capitale. Plusieurs Américains reviennent chaque année faire du ski ; un service d'autobus bien organisé voyage de Québec au lac en une demi-heure.

Autrefois, le lac était bien plus profond qu'aujourd'hui. D'après les sondages faits par Peter Simons en

1829, la profondeur atteignait plusieurs brasses. Le fond du lac était assez uni et n'atteignait que quelques pieds de différence ici et là. Aujourd'hui, une mousse verte s'étend sur le fond du lac et remplit complètement les trous. Il y a toujours eu trois grèves de sable. La plus petite chez M. Thibodeau (Dr R. Laberge), ensuite la plage du Manoir et enfin la plus grande faisait partie de la propriété Simons (K. Semple).

La poste

Deux hommes plein de cœur se sont dévoués pour apporter le courrier deux fois la semaine au lac Beauport et à Laval, et un bureau de poste fut établi aux deux endroits. Ces hommes étaient le prêtre de Laval, probablement le père Campbell, qui occupait cette fonction il y a 95 ou 96 ans, et Archibald Simons, du lac Beauport. Ils ont dû travailler dans l'intérêt de leur communauté, car ces hommes étaient maîtres de poste dans chaque endroit et le salaire était si petit que personne ne voulait de ce poste. M. Simons transportait aussi le courrier pour les deux endroits. Les mardi et vendredi soirs, il recueillait le courrier pour l'extérieur au presbytère de Laval et, avec celui du lac Beauport, descendait à Québec en voiture à cheval, retournant tard dans l'après-midi, prenait son souper, et s'en allait délivrer le courrier à Laval, une distance de sept milles. L'hiver, le voyage se faisait en raquettes, et à pied durant la saison des semailles, quand les chevaux travaillaient très fort, surtout que plusieurs colons ne possédaient qu'un seul cheval. Dans ce temps-là, le cheval était un bien précieux dont il fallait avoir grand soin et surtout ne pas le surmener. Plus tard, chaque endroit eut son propre postillon. Le nom du bureau de poste était alors Lake Beauport, récemment il a été changé pour Lac Beauport.

Les noyades

Les premières noyades enregistrées eurent lieu vers 1865 ou 1866, lorsqu'un jeune couple qui courait sur la glace tomba dans un trou et se noya avant d'avoir de l'aide ; en 1880, un jeune Québécois se noya en se baignant ; et quelques autres depuis, mais le nombre n'est pas grand si l'on considère l'imprudence des jeunes patineurs sur la glace trop mince. Le patinage ne dure que quelques jours avant que la neige recouvre la glace ; impossible de lutter contre l'envahissement de la neige, surtout après les tempêtes de vent d'est qui ferment les chemins et interrompent le service des autobus.

4 juin 1971

Les services d'Urbanité inc. sont retenus pour l'élaboration d'un plan directeur.

Le ski

Le lac est devenu très populaire comme séjour d'été ; d'abord à cause de la proximité de Québec, ensuite pour la beauté remarquable de l'endroit. Plusieurs maisons s'élèvent autour du lac et le long de la route et de plus en plus sont des résidences à l'année. En hiver, c'est le paradis des skieurs. En plus des autobus réguliers, plusieurs ont été ajoutés pour accommoder les clients du Château Frontenac. Il est intéressant de noter que le premier sentier tracé sur le Mont St-Castin - connu alors sous le nom de Montagne de Murphy, ou Montagne de Tommy - a été fait par un bûcheron et son cheval durant l'hiver. Ce qui est surprenant n'est pas comment il est monté, mais comment il pouvait redescendre avec sa charge de bois. En 1924, quelques skieurs locaux fort aventureux se dirent que si un cheval pouvait accomplir la descente, rien ne les empêchait d'en faire autant. Arrivés au sommet, ils décidèrent d'emprunter une descente plus rapide à travers les arbres et tracèrent leur sentier ; miraculeusement sans dommage sérieux, mais non sans mésaventures : les parents s'attendaient à voir revenir leurs enfants en boitant avec un genou démis ou une entorse à la cheville lorsqu'ils allaient faire du ski sur Tommy's Mountain. Peu à peu, les citadins con-

nurent la piste de ski et les sports d'hiver s'y intéressèrent. Dans les années 1930, la colline fut débarrassée de ses arbres et vers 1938, le premier monte-pente était installé sur le Mont St-Castin et deux au Manoir St-Castin.

Un camp militaire d'entraînement

Vers 1860, la milice avait un camp d'entraînement au bas du lac, à l'endroit occupé par les terrains du Manoir St-Castin et plus tard dans le Brûlé, à l'endroit occupé par le bureau de poste. C'est la milice qui mesura la distance entre Québec et Lac Beauport, soit 12 milles, tel que le chemin existait alors.

Un nouvel hôtel

Depuis cinq ans, plusieurs maisons ont été construites, des restaurants ouverts, et une nouvelle école catholique très moderne pour accommoder la population grandissante dans le bas de la municipalité. Un nouvel hôtel appelé « Château du Lac-Beauport » s'ouvrira en juin. Cet hôtel est aussi sur le bord du lac, sur un terrain faisant partie de la vieille propriété appelée « Fernhill ». Le conseil local a installé une station de pompiers avec un équipement très moderne pour la protection des résidents.

Mon lac se raconte... d'André Duval.



Toute l'histoire de la municipalité en 279 pages

avec une foule d'anecdotes et de récits hauts en couleurs. Abondamment illustré.

Une référence unique!

En vente à la mairie pour la somme de 15 \$, toutes taxes incluses.

4 septembre 1973

Acceptation officielle de l'écusson de la Municipalité.

